6 PAGES 5 CENTIMES — Fondé en 1893

L'Egalité

DE ROUBAIX TOURCOING

Téléphones : A LILLE N. 22.82 — N. 4,02 — A ROUBAIX N. 3.28 — A LENS . . N. 0.52

ABONNEMENTS — 3 mois — 6 mois — 1 an
Nord et Départements limitrophes. . . . . . 4 fr. 50 — 9 fr. — 18 fr.
Autres Départements . . . . 5 fr. 50 — 11 fr. — 22 fr.
Les abonnements sont reçus sans frais dans tous les bureaux de poste.

NUMÉRO 5 CENTIMES

PUBLICITÉ
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Vendredi 2 Juin 1911

TRIBUNE RADICALE

TOUJOURS L'HYDRE CLÉRICALE

Les fêtes de Jeanne d'Arc ont revêtu cette année un éclat inaccoutumé. A Paris, à Orléans, à Nancy, à Rouen, etc., les fenêtres étaient couvertes de drapeaux aux couleurs de la « Pucelle », et, le soir, les cathédrales étaient embrasées. A Rouen, en particulier, quinze prélats français, parmi lesquels les archevêques de Paris et de Toulouse, les évêques d'Orléans, d'Evreux, de Coutances, de Bayeux, d'Agen, de St-Flour, etc., étaient venus assister l'archevêque dans ses pompes cultuelles. Tous les catholiques de Normandie étaient sur pied. Leur fervente et bruyante activité a fait pâlir l'ardeur des catholiques de notre Flandre elle-même.

A Paris, tandis qu'au Père-Lachaise, dix mille révolutionnaires défilaient dans le plus grand calme le long du mur des Fédérés, royalistes et cléricaux, camelots du Roy et militants de l'Action française, beaucoup moins nombreux et beaucoup plus turbulents, se livraient aux pires violences.

La République se rit de pareilles manifestations impuissantes. Elle défie ses ennemis de toute la force que lui donnent quarante ans d'un gouvernement d'ordre, de progrès social et de paix.

Mais cependant, pourquoi cette recrudescence des fêtes en l'honneur de Jeanne d'Arc de la part de ceux qui l'ont abandonnée aux Anglais et se sont rendus les complices de son supplice sur le bûcher ? Qu'on ne s'y trompe pas, ce n'est pas pour célébrer le pur patriotisme qu'a incarné « Jéhanne ». Ils paient d'audace et s'en viennent sur la place même où elle fut brûlée, comme « sorcière et relapse », tenter de prendre cette martyre des prêtres et des Rois pour la faire servir à la cause de l'Eglise militante.

Il s'agit de faire que la fête de Jeanne d'Arc devienne une fête catholique. Ce que l'on veut, chez les Episcopes et le monde clérical, c'est éclipser la fête du 14 Juillet par les fastes de la fête de la paysanne patriote de Domrémy. Faire de la fête de Jeanne d'Arc une fête catholique, et de cette fête catholique une fête nationale, voilà la pensée des restaurateurs du « Trône » et de l'« Autel ».

Les « Pères de l'Eglise » n'ont pas canonisé Jeanne d'Arc parce qu'elle a relevé le courage des soldats du Roy et tenté de sauver son pays des mains de l'étranger. Non. Ils l'ont canonisée parce qu'en son nom et par son invocation, des dévotes hystériques ont affirmé qu'elles avaient obtenu des guérisons miraculeuses !

Eh ! bien, que les républicains ne laissent pas commettre ce sacrilège aux machiavels de l'Episcopat romain. Jeanne d'Arc est à eux comme expression et symbole du patriotisme. Elle n'appartient pas aux petits-fils des émigrés de Coblentz, pas plus qu'aux moines et au Clergé qui ont préparé son bûcher. Qu'ils la revendiquent et stigmatisent d'un geste cinglant ces imposteurs qui veulent s'emparer d'une héroïne, mystique et hallucinée peut-être, mais à coup sûr de nobles sentiments et de « bonne foy ».

Le parti clérical se remue et s'organise. Il commence une croisade contre l'école publique.

Il continue son mouvement tournant contre les Institutions républicaines. Il accapare la jeunesse dans ses ouvroirs et ses patronages. Il embrigade les jeunes gens dans ses sociétés de gymnastique et ses sociétés de préparation militaire. Le 5 juin, on prépare, avec l'autorisation du Maire, une procession triomphale dans les rues de Maroilles et c'est « Monseigneur » Delamaire lui-même qui mènera les violons de la danse. Le 2 Juillet, les jeunesses catholiques de France et de Belgique se promettent d'envahir les rues de Roubaix, encadrées par des nuées de « corbeaux ». On veut essayer sa puissance et ses troupes.

Les républicains sont avertis de l'invasion. Tolèreront-ils, au nom d'une fausse tolérance, les insolences d'un clergé fanatique à qui les églises ne suffisent plus ? Nous voulons croire qu'ils ont encore assez d'énergie et de décision pour rappeler à la prudence toutes les « camelottes » coalisées, aussi bien celles du Roy que celles de l'Eglise.

Ch. DEBIERRE,
Sénateur du Nord.

OPINIONS

Armons toute la Nation

Et pourquoi donc ne dirais-je pas ma pensée, qui est une haute approbation, sur le nouveau livre de Jaurès ? Parce que je suis de ses amis ? C'est précisément parce qu'on est libre que l'on n'est pas tenu de ne louer que ses adversaires.

Le livre de Jaurès est consacré à la réorganisation de l'armée. C'est par ce travail que notre ami commence l'exécution de la promesse faite il y a quelques années de tracer un plan général d'organisation socialiste de la France et de le résumer en une série de propositions législatives. Sous ce titre : « L'Armée Nouvelle », Jaurès nous donne l'exposé des motifs et le projet de loi qui démontrent la possibilité — je devrais dire la nécessité — de transformer notre armée de deux ans en une milice nationale.

Il ne peut pas entrer dans ma pensée de donner ici une analyse critique d'un ouvrage qui a demandé à Jaurès une documentation et un travail formidables. Les écrivains militaires s'y sont attaqués, et les moins prolixes ont dû annoncer une suite après avoir argumenté le long de six colonnes. Je veux seulement exprimer quelques-unes des idées que m'a suggérées une des lectures les plus fructueuses que j'aie faites en ces derniers temps. Tout d'abord, j'ai été frappé — et je n'aurai pas été le seul — de ce fait significatif : Ayant à tracer un plan de transformation économique et sociale, Jaurès commence par assurer la sécurité du milieu dans lequel devra s'opérer cette transformation. Il n'ouvre pas la France à un cosmopolitisme par lequel risquent de passer les cuirassiers blancs de l'empereur Guillaume ; et c'est sur le respect de toute nationalité, y compris donc la nôtre, qu'il fonde son internationalisme.

Si la France veut faire sa révolution sociale, en effet, il faut qu'elle soit, et forte. Celle de 1792 n'avait devant elle qu'une Europe faible, dispersée. Et cependant elle fut attaquée par la coalition des rois. Celle d'aujourd'hui ne tient pas une aussi grande place, l'Europe étant de nos jours hérissée de baïonnettes. Or, plus que les démocraties, les rois sont les serviteurs du capitalisme international. Mettre la France à l'abri de toute agression, c'est donc assurer la sécurité de la transformation socialiste. Bien loin, donc, que le socialisme doive diminuer en nous le patriotisme, il ajoute un motif puissant à ceux que le sentiment et la raison avaient déjà déposés dans notre conscience. Aussi, les cœurs socialistes battent-ils à l'unisson de tous les cœurs français, lorsque Jaurès s'écrie :

La nation, en se défendant, défend toutes les familles, la liberté, la sécurité et la fierté de tous. Que tous répondent à l'appel. C'est la justice même qui crie vers eux. Ils ne désertent pas leur foyer : ils le protègent et l'ennoblissent, et d'ailleurs, pères, ils auront plus fait pour leurs enfants en leur assurant un avenir de liberté dans une patrie libre qu'en leur ménageant par une lâche tendresse la protection précaire d'un chef de famille déshonoré, dans une nation asservie par sa faute et livrée par lui à tous les hasards.

Moi qui ai vu la guerre de près et senti, quoique enfant, les humiliations et les amoindrissements de la défaite, comment ne serais-je pas profondément ému par des paroles que mes souvenirs font si vivantes en moi ! C'est à nous qui voulons la réconciliation des patries dans une paix fondée sur le droit, c'est à nous qui ne voulons pas que la vie ou la grandeur de la nôtre soit faite de la mort ou de l'amoindrissement des autres, c'est à nous, et non aux mégalomanes qui jouent leur patrie aux dés et la sacrifient à leur propre orgueil, à nous, en vérité, que doit être restitué ce titre de patriotes dont se parèrent nos aînés de la grande Révolution et qu'ils méritèrent tant qu'ils combattirent les rois pour libérer les peuples, mais qu'ils abdiquèrent quand, devenus sujets, ils écrasèrent des peuples pour donner des trônes aux frères de leur général couronné.

La leçon de patriotisme qu'est le beau livre de Jaurès, nous devons la recevoir et l'appliquer. Si nous voulons que la milice nationale remplace une active à laquelle en temps de guerre on n'incorporerait utilement que la moitié de la réserve, si nous voulons, en un mot, que ce soit réellement la nation armée qui fasse front à toute entreprise contre notre intégrité nationale, nous devons pousser, dès maintenant, [illegible] à l'instruction et à l'utilisation pour de bon de « toutes » nos classes de réserve. Nos amis du Parlement devraient donc cesser de s'associer aux tentatives de réduction ou de suppression des périodes d'instruction militaire, et cela pas plus pour les territoriaux que pour les réservistes. Au lieu d'accorder la faveur qui veut que l'armée vraiment combattante soit composée des deux classes de l'active et de cinq classes de la réserve seulement, et ainsi de supprimer les périodes d'appel pour les six autres classes et pour les territoriaux, ne vaudrait-il pas mieux exiger que, dès maintenant, les deux millions d'hommes que nous pouvons jeter sur la frontière soient exercés et encadrés de manière à être tous sur une ligne ?

Le livre de Jaurès nous ouvre un autre aspect de la question : il nous parle de la préparation militaire des jeunes gens au-dessous de vingt ans. Peu après la guerre, on créa les bataillons scolaires ; c'était une vanité et une sottise. On les fit disparaître sans chagrin. Mais tout au moins pour les premières classes de l'école primaire et surtout, après l'école, pour les apprentis de l'industrie et les jeunes clercs du commerce, pour les jeunes gars de la culture, des exercices du dimanche matin [illegible] d'armes, tir, marche les dégrossiraient singulièrement et permettraient de transformer facilement, lorsqu'ils auraient vingt ans, les deux années de caserne d'aujourd'hui en six mois de camp d'exercices. Aux raisons que Jaurès donne en faveur de ce système, usité en Suisse, je me permets d'en ajouter une : Il y a là provision de moralité et de santé à faire pour les malheureux enfants de nos grandes villes. Un trop grand nombre d'entre eux sont abandonnés à eux-mêmes de la sortie de l'école à l'entrée à la caserne, c'est-à-dire dans les années décisives, périlleuses, celles qui décident de la formation morale et physique de l'homme et le font, pour le reste de son existence, fort et heureux ou bien débile et misérable.

Eugène FOURNIÈRE.

CHOSES ET AUTRES

Dernières Volontés

J'ai connu un homme qui était, comme M. Berteaux, quelque peu excommunié, et, comme M. Berteaux, avait des parents qui croyaient et pratiquaient. J'ai gardé le souvenir des recommandations qu'il leur fit quelques jours avant de mourir :

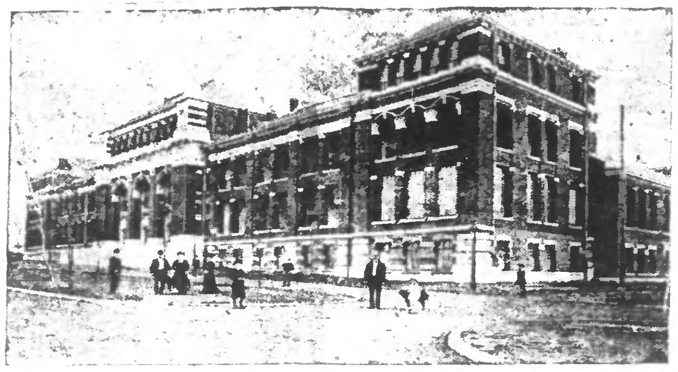
— Je vous connais, leur dit-il. Vous tolérerez qu'on m'enterre civilement. Mais, dès après mes obsèques, vous voudrez travailler à mon salut en faisant célébrer des messes qu'on ne vous refusera pas. Je sais que vous obéirez ainsi à l'amour que vous me portez. J'en suis touché et vous en remercie. Mais je vous demande de renoncer à ce projet qui, ne le niez pas, est déjà dans vos esprits. Prenez garde, en effet, que c'est avant et non après ma mort que vous auriez dû vous employer à me rendre la grâce. Vous n'en avez rien fait ; par amour de votre repos, par respect pour votre affection, vous avez composé avec ce que, dans votre conscience, vous appelez déjà mes erreurs. Et vous voudriez essayer de les racheter pour moi dès que je ne serai plus là ? Encore un coup, n'en faites rien, vous tous que j'ai aimés. Réfléchissez que vos messes, que je n'ai pas demandées, diraient avant tout que vous vous repentez d'avoir été tolérants par intérêt mondain et par égoïsme. Et si vous n'avez pas essayé de me convertir tant que j'ai vécu, pourquoi essayeriez-vous de me convertir après ma mort ?

« Parce que vous espérez qu'ainsi nous nous retrouverons dans une autre vie, chez le Dieu même en qui vous avez foi ? C'est une marque de plus de l'amitié profonde que vous avez pour moi. Mais votre Dieu exige avec raison que le pécheur se frappe la poitrine et fasse pénitence. Pensez-vous qu'une messe demandée pour vous puisse faire que je sois traité comme le juste ?

« Priez pour moi, si votre douleur doit être allégée ; je ne peux pas vous le défendre. Mais n'appelez pas les prêtres au secours de mon âme. Ce serait fâcheux pour vous encore plus que pour ma conscience. Pardonnez-moi mes torts si j'en eus ; merci pour les joies que vous m'avez données, et maintenant partons [illegible]...

Je ne sais pas si cet homme excellent eut, après sa mort, les messes qu'il avait déconseillées d'une voix où la fermeté le disputait à la douceur.

GRILL



L'UNIVERSITE DU TRAVAIL DE CHARLEROI (Voir d'autre part)

CHRONIQUE

L'Epouvantail

Les oiseaux mangeaient le verger : aucun fruit qui n'eût son entaille : les becs gloutons piquaient tout. Mme Mutinot, désolée, dit :

— Je vais faire un « épouvanteau ».

Et, comme elle venait d'hériter de la défroque d'un oncle, elle habilla la croix grossière de son épouvantail d'une façon tout à fait cossue :

Un pantalon de drap marron, auquel on avait remis un fond vert, une chemise de couleur, une redingote antique aux larges pans carrés, un chapeau de paille en entonnoir qui semblait avoir servi longtemps de paillassonnais encore tout entier.

De sorte qu'on aurait dit quelqu'un.

— Quelqu'un de bien même, comme l'observa Mme Mutinot en se reculant pour juger de l'effet, quand elle eut dressé le bonhomme dans le verger.

Et elle s'en alla satisfaite.

En marchant sur la route qui menait au village, elle croisa deux gendarmes à cheval.

— Tiens, fit-elle, c'est-il qu'ils viennent arrêter quelqu'un ?

Puis elle rentra chez elle, sans y penser davantage.

Plus loin, les gendarmes, à leur retour, croisaient un nouveau personnage.

C'était un de ces gueux des champs qui vagabondent, exténués, sur les chemins, couchent dans les fossés, vivent de quémanderies et de menus larcins de pommes de terre.

Celui-là, hâve, terreux, avait des guenilles lamentables, qui ressemblaient à une moisissure, tombaient en lambeaux : on aurait dit un tas de feuilles mortes qui marchait ; il était pieds nus, sans chapeau ; ses cheveux pendaient tout plats et sa barbe faisait un buisson.

Du haut de leur cheval, les gendarmes ouvrirent de gros yeux sous des sourcils impératifs à la vue du pauvre ; mais comme ils n'avaient pas d'ordres et que celui-ci marchait sur la route, qui est à tout le monde, ils ne lui dirent rien et passèrent.

C'est à ce moment que le gueux aperçut de loin l'épouvantail.

Il se dressait, très rogue, au milieu des groseilliers et des pruniers, tendant de grands bras noirs tragiques, comme pour faire des exorcismes, avec un air bravache et maigre de don Quichotte.

Le gueux s'était arrêté, réfléchissant.

Il regarda d'abord si les gendarmes avaient disparu, puis il se décida.

Il entra dans le verger et alla droit à l'épouvantail.

— Eh bien ! vieux, lui dit-il.

Le mannequin garda son mutisme rogue et son grand air de raideur, comme vexé de tant de familiarité.

Le gueux continuait tout seul la conversation.

— Tu es rien chic, toi...

Un peu de vent qui passa fit légèrement osciller les basques de la redingote.

Le gueux les tâtait.

— C'est de la bonne étoffe, chuchota-t-il en hochant la tête... C'est vrai qu'il manque des boutons et qu'il y a un trou au coude...

Brusquement, le gueux prit une première décision.

— T'as pas de tête, dit-il, t'as pas besoin de chapeau.

Et il décoiffa l'épouvantail, mit le chapeau en entonnoir sur ses cheveux plats.

Puis il s'arrêta de nouveau à considérer le mannequin.

Sans chapeau, l'épouvantail perdait tout son prestige : il n'avait presque plus l'air de quelqu'un ; le bâton du cou passait. Le vent ayant cessé, la redingote retombait, flasque, autour de lui ; il restait piteux.

Le gueux s'enhardit.

— Eh bien ! vieux, reprit-il, ça ne te fait rien de changer ?

Sans autre permission, il avait déshabillé le mannequin, pris la redingote, la chemise, le pantalon ; et, accroupi dans les groseilliers, il se défaisait de ses guenilles, revêtait à la hâte ces bonnes nippes chaudes qui allaient être si confortables aux premiers froids d'automne.

Il n'y avait que les souliers qui manquaient.

— C'est dommage ! soupira l'homme en regardant ses pieds nus.

Maintenant, il n'y avait plus d'épouvantail : l'être baroque, de pure forme, avait disparu ; son corps n'était plus qu'un bâton. Cela faisait un vide dans la campagne : il manquait.

Le gueux s'en allait déjà quand il en eut la sensation. Une sensation de gueux : il eut peur. C'était presque comme s'il avait tué quelqu'un.

Alors il revint, il ramassa ses guenilles et, paternellement, soigneusement, en rhabilla le squelette de bâton.

— Là, mon vieux.

A présent, l'épouvantail revivait. Ce n'était plus l'épouvantail avec son aspect de prédication, mais un pauvre diable d'« épouvanteau », bien humble, bien misérable, sans chapeau.

Nu, il tendait toujours ses grands bras.

Le gueux se sauva. Au lieu de se diriger vers le village, où quelqu'un des habitants pourrait reconnaître sur lui les habits du mannequin, il rebroussa chemin, repartit par où il était venu.

Si bien qu'un quart d'heure après, à un tour de route, il retrouva inopinément les gendarmes qui revenaient de leur tournée.

— Halte ! commandèrent les pandores, scandalisés de rencontrer le client de tout à l'heure sous une défroque nouvelle.

— Où as-tu pris ça ?

Le gueux, mélancolique, montra le coteau.

— A l'épouvanteau... par-là...

Mais les militaires ricanèrent.

— Faut pas nous en conter.

Sans rien écouter, ils poussèrent le gueux devant leurs chevaux, du côté du village pour le remettre au maire.

Mme Mutinot était sur la porte. De loin, elle vit venir sur la route le cortège. Elle avait mis sa main en abat-jour sur ses yeux.

— Dieu me bénisse ! c'est-il pas not' « épouvanteau » ?

Alors, Mme Mutinot attendit, et, quand les gendarmes arrivèrent devant elle, elle cria :

— C'est à moi, ces habits-là !

— Et voilà le larron, firent les gendarmes... Il prétend qu'il a dérobé les effets sur un épouvantail.

— Bon sûr, dit la dame.

Et elle montra l'homme :

— Voleur !

Elle était furieuse de voir son ouvrage défait.

— Maintenant, les oiseaux vont tout manger.

— Qu'est-ce qu'il faut en faire ? demandèrent les gendarmes.

Le gueux s'excusait.

— J'ai remis mes affaires à l'épouvanteau... C'était seulement un échange.

Cette précaution d'avoir rhabillé l'épouvantail radoucit Mme Mutinot.

— Alors, laissez-le aller, dit-elle.

Mais les gendarmes partis à regret, elle fit attendre l'homme. Et, rapportant une paire de souliers qu'elle lui tendit :

— C'est [illegible] souliers, dit-elle. C'est vrai, je voulais lui mettre aussi des souliers... Allez-vous-en vite.

Seulement, le lendemain elle rendit de nouveaux habits à l'épouvantail et ceux du pauvre [illegible].

HENRY FÈVRE.

ECHOS

A L'INDEX

La vente [illegible] de notre vieux Jules Verne vient d'être interdite en Perse.

Par les savants qui jugeraient trop fantaisistes les doctrines de l'un des mieux [illegible] sur la cosmographie ?

Non. Mais par le clergé qui les considère comme attentatoires à la religion musulmane et dangereuses pour la foi populaire.

Ces théories, en effet, dérangent les idées reçues dans tout l'Islam où l'on croit que le cercueil de Mahomet flotte entre ciel et terre.

« Si l'on tire des obus sur la lune, il faut craindre qu'en leur trajectoire ils rencontrent la bière du prophète. Et la seule pensée d'une pareille collision remplit ses fidèles de tristesse et de terreur. »

Conséquemment, la lecture du livre de Jules Verne est formellement défendue.

Les catholiques auraient tort de rire.

Nos prêtres à nous ne forcèrent-ils pas Galilée de faire amende honorable pour avoir proclamé, contrairement aux Saintes Ecritures, que la terre tournait autour du soleil !

— Et pur, si muove !

MORT DU DOYEN DES MAIRES

M. Frédéric Paradis, le « Père Paradis », maire de La Bégude-de-Mazenc, doyen des maires de France, est mort hier, à l'âge de 97 ans. Il était né le 6 mars 1814.

Le président Loubet qui, on le sait, a son château dans cette commune éloignée de Montélimar de quinze kilomètres seulement, était très lié avec M. Frédéric Paradis et ne manquait jamais de l'inviter à sa table chaque fois qu'il se rendait à La Bégude.

LES GAIETÉS DE LA STATISTIQUE

Un médecin vient d'observer qu'en laissant pousser les cheveux d'une personne, sans jamais les couper, la longueur maxima variait entre 51 centimètres et 1 m. 15.

Pour la barbe, ce médecin a trouvé qu'elle avait en général une vitesse de croissance égale à 3 millimètres et 16 centièmes par semaine. En un an, elle pousse d'environ 16 centimètres et demi.

Un homme de quatre-vingts ans, qui s'est toujours rasé, a donc — si ces calculs sont exacts — coupé de son menton de 8 à 9 mètres de barbe.

LA GUERRE DES FLEURS

Les fleuristes lilloises, dont la municipalité a déplacé le marché, sont en révolution contre elle, et la guerre est déclarée.

Une barricade de fleurs a été prise d'assaut par la police, mais demain ne réserve-t-il pas des épines ?

Les jolies fleurs, les pauvres fleurs ! Voici que la municipalité lilloise leur fait la guerre !

Elles sont pourtant bien innocentes. Je sais que les roses sont parfois fort rouges, et que c'est une couleur déplaisante aux édiles du Palais-Rihour. Tout de même, les fleurs ne sont pas des contribuables et il n'y a pas de raison par conséquent pour leur chercher querelle !

Le jeune marché aux fleurs et le vieux marché aux poulets

Les fleurs tenaient jusqu'à ces temps derniers leur marché sur la place du vieux (et du nouveau) théâtre. Elles mettaient dans le décor des pierres archaïques de la Bourse ancienne et des chantiers poussiéreux des bâtisses municipales, une note de gaieté et de fraîcheur qui était fort plaisante à l'œil. Les humbles marchandes qui en font commerce y trouvaient aussi leur compte, car elles étaient là bien en vue et l'achalandage était facile et nombreux.

Tout le monde vivait content quand survinrent des poseurs de rails du tramway Mongy qui bouleversèrent le sol de la place.

Il n'y avait plus moyen pour les marchandes de fleurs et pour leur gracieuse marchandise, de rester là.

L'exil les prenait. Hélas ! il fallait s'y soumettre !

Une délégation des marchandes fleuristes s'en alla à la mairie demander qu'on accorde un coin de la Grand' Place aux éventaires des vendeuses.

M. Dubureq, adjoint qui préside aux destinées des petits cochons de l'abattoir comme des pots de fleurs de la ville, ne fut pas touché le moins du monde, par les belles révérences des dames de la délégation, non plus que par leurs sourires.

On imposa comme emplacement au marché aux fleurs, la place du Vieux-Marché-aux-Poulets.

Cette place est au centre de la ville sans doute mais fort écartée de la circulation active de la cité. Les passants qui fréquentent les rues du centre, la Grand' Place, peuvent aller et revenir sans avoir jamais à soupçonner même l'existence de la place du Vieux Marché-aux-Poulets.

Les marchandes de fleurs se rendirent compte tout de suite que la clientèle occasionnelle, considérable pour elles, leur échapperait à cet endroit, que leurs habitués ne les y retrouveraient point.

Elles en furent navrées et mécontentes !

La barricade parfumée

Mécontentes ! Les roses aiguisèrent leurs épines ! La délégation des dames fleuristes fit savoir à M. Dubureq qu'on résisterait à sa loi.

Une révolution florale se préparait ! Une levée de cactus ou d'aubépines aux dards acérés, était menaçante ! Le cruel M. Dubureq resta encore insensible car, accoutumé à voir de près les cornes du bétail, il se rit des épines et des ronces !

— Nous nous installerons de force sur la Grand' Place ! déclaraient les fleuristes.

— Je vous en ferai décamper par les agents ! riposta M. Dubureq, le placide.

Un vent de colère souffla sur le monde des fleurs et essaima de jolis pétales du cœur des roses douloureuses.

Une fleuriste ne voulut pas quitter la place du Théâtre. Elle y revint planter ses tréteaux et disposer sa marchandise. C'était une sorte de barricade parfumée de toute la moisson printanière.

La force publique ne se laissa pas séduire, ni arrêter. M. Dubureq donna ordre de prendre la barricade d'assaut et la fleuriste fut obligée de se replier en bon ordre sur la place du Vieux-Marché-aux-Poulets !

Dans le camp des fleurs

Que dit-on dans le camp des fleurs, où l'esprit de lutte est loin d'être apaisé :

« On nous condamne à la misère en nous contraignant de venir, le mercredi et le samedi, jours de marché, nous installer sur la place du Vieux-Marché-aux-Poulets.

» Ici nous ne vendons plus ! Ce n'est pas un lieu de passage. La clientèle ne peut nous découvrir dans un endroit si écarté, si mal situé pour une vente comme la nôtre !

» Nous ne demandons que cent vingt-cinq mètres carrés d'emplacement. Ne pouvait-on nous accorder cela deux fois par semaine sur la Grand' Place ou dans un coin de la place du Théâtre ? La vie est déjà dure pour nous. Qu'allons-nous faire ? Autrefois nous vendions pour une soixantaine de francs par jour de marché. Maintenant, sur notre nouvel emplacement, nous faisons une journée de dix francs à peine. Avec quoi paierons-nous nos lourdes contributions ? La municipalité a donc bien les petites gens en haine qu'elle ne cesse de leur faire du tort !

» Nous ne pouvons rester dans cette situation !

» Il faut qu'on nous donne un autre emplacement si l'on ne veut pas que nous manifestions publiquement notre mécontentement de voir notre commerce ruiné par la volonté de la municipalité ! »

Voilà une déclaration bien nette et des plus justifiées !

Comment ne pas se rendre à d'aussi excellentes raisons ?

Et puis faire la guerre aux roses, chagriner de gentilles fleuristes, ruiner de modestes commerçants, n'est-ce pas assez laid pour que M. le Maire y répugne et, moins cruel que M. Dubureq, cuirassé contre les faiblesses par ses fonctions à l'abattoir, donne enfin satisfaction à de bons lillois, à d'humbles travailleurs et, ma foi, à des jolies bouquetières !

ALEX WILL.

LE RAID PARIS-ROME-TURIN

Après Beaumont, Garros arrive à Rome

Garros prend son vol vers Rome

Pise, 1er juin. — Un nouvel appareil, destiné à Garros, étant arrivé cette nuit à Pise, a été immédiatement transporté à l'aérodrome de San-Rossore et, depuis cinq heures du matin on a travaillé au montage. Garros arrive et se montre heureux d'essayer de nouveau de reprendre son vol vers Rome.

A 8 h. 51, Garros a quitté doucement le champ d'aviation se dirigeant sur Livourne, en suivant la même route que Beaumont, mais bientôt il a viré et est revenu en arrière. Il a atterri au champ d'aviation sans incident. Il a déclaré que l'allumage ne fonctionnait pas très bien. Les mécaniciens et l'aviateur Leblanc ont commencé immédiatement à réparer l'appareil.

A 10 h. 35 exactement, Garros s'est enlevé à nouveau et est parti dans la direction de Rome.

Livourne, 1er juin. — Garros a passé au dessus de la ville à 10 h. 45 suivant la même route que Beaumont et s'avançant rapidement vers Grosseto ; il était suivi par le torpilleur « Fulmine ». Garros a passé à 11 h. 10 au dessus de Castiglione-Cello et à 11 h. 38 au dessus de Follonica, Corneto, Tarquinia. Garros passe à midi 25 à 500 mètres au dessus de la mer.

Atterrissage à Castiglione

Rome, 1er juin. — Garros a atterri à Castiglione della Pescaia situé à une trentaine de kilomètres de Rome.

Garros repart pour Rome

Civittavecchia, 1er juin. — Garros, après s'être ravitaillé en essence, a quitté Castiglione della Pescaia, à trois heures de l'après-midi pour Rome.

Arrivée de Garros à Rome

Rome, 1er juin. — Garros est arrivé à 5 h. 14, heure italienne.

Vidard quitte Nice

Nice, 1er juin. — Vidard était à son hangar à quatre heures du matin. Après la visite de son appareil, il a fait conduire celui-ci sur la piste et, après un essai du moteur, il est parti à 4 h. 51 m. 28 s.

Quelques moments après le monoplan avait disparu vers l'Italie.

L'arrivée à Gênes

Gênes, 1er juin. — Vidard est arrivé à 7 h. 55. Une foule énorme, comme les jours précédents, attendait l'aviateur. Celui-ci est descendu très près du sol, avec son moteur en action. Il a coupé l'allumage alors qu'il touchait presque à terre. L'appareil a traversé rapidement la piste et est venu s'arrêter près de la palissade en obliquant à gauche. Les autorités ont complimenté Vidard qui a fait un bon voyage.

A 10 h. 13, Vidard a repris son vol, se dirigeant sur la mer à une faible hauteur. Arrivé à l'embouchure du torrent, il s'est élevé, salué par les ovations frénétiques de la foule.

Vidard atterrit à Pise

Pise, 1er juin. — Vidard arrive à midi 25 à l'aérodrome de San-Rossore. L'aviateur a rentré son appareil dans un hangar et est parti aussitôt rendre visite à Frey.

Le vol de Kimmerling

Brignoles, 1er juin. — Le nouvel appareil de Kimmerling est arrivé hier soir à onze heures. Les mécaniciens de Sommer ont travaillé toute la nuit pour le mettre au point. Ce matin, à cinq heures, Kimmerling a mis son appareil en mouvement : mais le moteur ne fonctionnant pas très bien, les mécaniciens ont procédé aussitôt à une nouvelle visite de l'appareil. Enfin, à 6 h. 10, Kimmerling s'élevait dans un très beau vol et quittait la pelouse où il avait atterri mardi.

Une dépêche parvenue à Brignoles à 10 h. 30, annonce que Kimmerling a dû atterrir à Cabasse à onze kilomètres de Brignoles.

Lucca part d'Avignon pour Nice

Avignon, 1er juin. — Par un temps superbe, le lieutenant Lucca et son passager,